

— Mais, tiens, le v'la, ton galantissoux. Ous qu'y vai comme cé, avec son fusil et ses habits du dimanche, sans ses chiens ? V'la ben la première soès que j'le voyons sorti sans ses bêtes !—Bon l'bonjour, monsieur Armand, ajouta-t-ill en ôtant son bonnet de laine grise, vous allez donc à la fête ou à la soir, que vous vous êtes mis sù vot' trente-deux ? poursuivit Jacques, indiscret comme le sont ordinairement les gens du village.—Ah ! t'nez, v'la Aurélie qu'a ben besoin de vous voër. J'sommes allé aux noës, à o'matin. Et js'is ben sûr, m'sieur Armand, qu'elle pensôt pus à vous, sauf vot' respect...

— To tairas-tu, babillard ! s'écria la jeune fille consternée.

— Bonjour, mademoiselle Aurélie... commença Armand.

— Ah ! j'vous quittons, dit Jacques. Donne-môd ton panier, scour ; j'le port'ron^s à la maison.

— Mais non ; j'y vais avant toi...

— Laisse donc, fillette, on est jeune, mais on sait ce qu'on sait, reprit Jacques en souriant.

Il lui prit un petit panier rempli de noix qu'elle avait au bras et s'enfuit.

— Est-il contrariaut, mon frère de lait ! dit Aurélie à Armand.

— Ah ! voulez-vous des noix fraîches ? poursuivit-elle, en lui tendant le floquet qu'elle avait au doigt.

En faisant ce mouvement, elle leva les yeux sur le jeune homme et fut frappée de son air soucieux.

— Mon Dieu, dit-elle, comme vous êtes pâle ! comme vous paraissez triste, monsieur Armand ! vous serait-il arrivé quelque chose de désagréable ?

— Oh ! vous êtes mille fois trop bonne de vous intéresser ainsi à moi.

— Eh ! à qui donc monsieur m'intéresserais-je, sinon à ceux qui m'aiment et que j'aime ? dit-elle d'un ton de tendre reproche.

— Merci, Aurélie ; merci pour ces affectueuses paroles ! répondit Armand, se rapprochant d'elle.

Il voulut lui prendre la main.

— Non, non, pas ici ; est-ce que vous voulez mettre tout le monde dans notre secret ? Mais où allez-vous comme ça, monsieur Armand, paré comme une chasse, votre inséparable fusil sur l'épaule et pas de chiens ? Bonté divine ! il sort sans ses chiens ! c'est la première fois, avouez-le. Oh ! monsieur Armand, monsieur Armand ! il se passe des choses extraordinaires en vous ! A propos ! et mon cousin, le vicomte de...de... de... l'avez-vous revu ?

— Et moi, mademoiselle, puis-je vous adresser la même question ? demanda Armand en essayant de sourire à son tour.

— Moi, ah ! bien oui ! j'étais partie aux noix ce matin vers six heures. Les Parisiens ne sont pas levés à cette heure, car ça dort-il un Parisien, mon cousin ! comment le trouvez-vous, monsieur Armand ? Mais que me veut-il, savez-vous ? Cela m'a trotté dans la tête toute la nuit. Vous ne devriez pas partir maintenant, monsieur Armand, car si M. le vicomte de (je ne me rappelle pas son nom) vient tantôt chez nourrice, ah ! j'aimerais bien...

La jeune fille hésita, et son front se nuança d'une pudique rougeur.

Elle baissait les yeux.

— Parlez, mademoiselle, dit Lejeune, anxieux.

— Eh bien ! reprit Aurélie, avec une certaine résolution, j'aimera's bien que vous fussiez de retour, à ce moment.

Le jeune homme tremba de joie, pâlit ; puis, surmontant son émotion, il répondit d'un ton presque calme :

— J'essaierai donc d'être de retour, mademoiselle.

— A bientôt donc ! lui cria Aurélie, se sauvant en riant.

— A bientôt ! répéta Armand.

Et ses yeux suivaient la gracieuse enfant, charmante avec son grand chapeau de paille qu'ornait une couronne de fleurs naturelles des champs, et sa robe de mousseline blanche, sur laquelle se jouaient, grappes pressées, les boucles de sa merveilleuse chevelure.

— Comme elle est belle ! comme elle est bonne ! comme je l'aime et comme je l'aimerais ! se disait le Sanguier de Villon, pendant qu'elle disparaissait, aussi légère qu'une sylphide, derrière les premières maisons du village. Ah ! puissé-je ne pas succomber dans ce duel avec ce misérable ! car, à présent, à mon tour, j'ai soif de vivre ! Je veux oublier le passé ! Je renais à l'existence, au bonheur ! Arrière les pensées de suicide ! Avec Aurélie pour égide, je défie la mort de m'attirer par ses fatales séductions. Et je la braverai, aujourd'hui, sûr que jamais la balle d'un ennemi ne me tuera ! Cet homme... ce prétendu comte... car je ne sais pourquoi, malgré l'excellence de ses manières, je ne crois pas à son titre, moi !... Mais en route, une heure est donnée. Et il me faut trente ou quarante minutes pour gagner le lieu du rendez-vous...

Tandis qu'Armand se livrait à ces pensées enthousiastes en descendant de Villon vers la Charme-aux-Malades, un homme s'en approchait par le chemin de Maulnes.

Cet homme avait une casquette de velours noir, enfoncée sur les yeux, une longue blouse bleue qui lui tombait jusqu'aux mollets. Son visage était enfoui dans une épaisse barbe rousse. Un carnier lui battait le flanc gauche. Sous son bras droit, il tenait un fusil tout armé.

— Ma foi, se disait-il, j'ai eu une fière idée de loger cette blouse et cette barbe postiche dans ma carnière. Qui reconnaîtrait sous ce déguisement, le chevalier François de l'Étang de tout à l'heure, et l'ami Coupe-Jarrets d'autrefois ? Bon... nous sommes arrivés. Prenons nos mesures.

Et Coupe-Jarrets se mit à examiner avec soin le terrain de la Charme-aux-Malades, sorte de grande pelouse, sur la lisière du bois. Quelques chênes, des ormes et des érables l'ombragent ça et là. Du côté de Villon on remarque une grande carrière abandonnée, hérissée de buissons épais.

Après une inspection minutieuse, Coupe-Jarrets se blottit dans l'un de ces buissons, qui le cachait entièrement, sans l'empêcher de voir tout ce qui se passait sur la Charme.

Il y était à peine qu'Armand parut, et, presque en même temps, le vicomte de Longpré.

Les deux adversaires se saluèrent gravement.

— A soixante pas, n'est-ce pas, monsieur ? dit Hector.

— A soixante pas, soit ! Tenez, prenons ces deux chênes pour nous poster.

Entre eux ils mesurèrent à peu près la distance. Nous tirerons et ferons les mouvements qu'il nous plaira, jusqu'à ce que l'un succombe. Êtes-vous prêt ?

— Je le suis, allez ! dit le vicomte, jetaant le cigare qu'il avait la bouche.

Et il se plaça à côté d'un arbre vis-à-vis d'Armand, qui tournait le dos à Coupe-Jarrets.

Aussitôt, deux coups de feu partirent derrière Lejeune.

— Trahisen ! je suis touché, s'écria-t-il.